Document generated on 06/05/2025 1:47 a.m.

24 images

Une si belle mort

André Dudemaine

Number 150, December 2010, January 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63261ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dudemaine, A. (2010). Une si belle mort. *24 images*, (150), 48–49.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une si belle mort

par André Dudemaine

UNE TROUVAILLE SCÉNARISTIQUE DONNE AU PERSONNAGE UNE FIN singulière qui diffère considérablement dans ses enjeux symboliques de celle du livre et qui contredit le propos même du récit. Dans une mêlée, une balle perdue vient frapper le héros au cœur, là même où il garde l'évangile que lui a donné la belle Marion dont il est épris. Quand on lui porte secours, on sort de sa poche de chemise le livre troué (qui, ce coup-là, n'a pas stoppé le projectile) ; le Nouveau Testament s'ouvre de lui-même à une page, un très gros plan nous le révèle, qui parle de résurrection et de vie éternelle. Marian recueille le dernier souffle de son amoureux et pourra donc subséquemment (on se l'imagine) se marier au jeune officier blanc plutôt qu'à son bien-aimé Amérindien qui s'est éteint d'une aussi cinématographique façon. La morale est sauve et l'inéluctable *happy end* est au rendez-vous d'une postface qui est laissé à l'imaginaire du spectateur.

Il est en effet question ici de morale. Entre le feuilleton scandaleux, publié en 1922 dans le *Ladies' Home Journal*, et la parution du livre, l'auteur avait déjà dû repenser la fin de l'histoire, selon les exigences de l'éditeur, faisant passer son héros de vie à trépas (une influenza maligne le terrasse) pour éviter un mariage entre une femme blanche et un Amérindien, mésalliance réprouvée par les bonnes mœurs de la société américaine de l'époque. Originellement, *The Vanishing American* se terminait en effet sur le mariage de Nophaie et Marian, ce qui avait valu des lettres outrées à la rédaction du magazine féminin le plus lu de la planète.

Un mariage annulé entre deux parutions et une mort différente dans le livre et à l'écran, c'est beaucoup pour un seul héros et ces remaniements narratifs successifs méritent que l'on s'y attarde, de façon à dégager le sens nouveau que le détour par le cinéma amène au récit.

Accompagnant le générique de début, à gauche de l'écran, un dessin figurant une silhouette d'Indien; c'est une version stylisée de *The End of the Trail*, fameuse sculpture de James Earle Fraser. Curtis avait exploré la même thématique avec la non moins célèbre photo *The Vanishing Race* (1904), qui montre un groupe de cavaliers navajos avançant dans la pénombre du crépuscule. Et ce sont encore des cavaliers navajos sur des chevaux fourbus qui s'en vont au soleil couchant à la fin du roman de Zane Grey, « an austere and sad pageant » dont les silhouettes « began to vanish, as if indeed they had ridden into that beautiful prophetic sky »[1]. Le thème de la disparition de l'homme rouge est récurrent dans la littérature, le cinéma et les arts américains. Beaucoup croient au début du XXe siècle que le sort en est jeté : les Amérindiens s'éteindraient par mortalité et par assimilation; la figure tragique de l'Indien en voie de disparition allait alors devenir une effigie prégnante dans l'idéologie américaine du XXe siècle. *The Vanishing American,* côté littérature en 1922 comme côté cinéma en 1925, s'inscrit dans cette mouvance. (Incidemment, dans la version du *Ladies' Home Journal,* Nophaie voyait dans le mariage avec Marian une absorption de son indianité par la société désormais dominante[2]).

Le film s'ouvre sur une citation de Herbert Spencer, philosophe du darwinisme socio-historique, proclamant que de tout temps le plus apte (*the fittest*) a dominé et éliminé le plus faible; deux monstres préhistoriques sont illustrés en filigrane. Suivent des vues successives des principaux groupes humains qui ont peuplé les canyons de l'Arizona : le peuple des Vanneurs est vaincu par les Troglodytes, eux-mêmes conquis par les Navajos qui, résistant en vain aux Espagnols puis aux Américains, doivent finalement se soumettre aux forces de l'armée US dans une campagne menée par Kit Carson.

La fonction première de cette introduction est de donner au film une aura scientifique (certains panneaux ont même… des notes de bas de page!), un sceau de qualité le plaçant au rang d'œuvre à valeur pédagogique ajoutée, montrant ainsi qu'il ne s'agit pas d'un simple western, genre qui a plutôt mauvaise presse malgré les succès de box-office enregistrés par les « films de cow-boys » auprès d'un public populaire et adolescent. Car ***The Vanishing American*** n'est pas une mince affaire. C'est l'adaptation à l'écran de l'œuvre d'un auteur de best-sellers, une superproduction d'Adolph Zukor avec une star, Richard Dix, dans le rôle titre, et une partition écrite spécialement pour le film par Charles Wakefield Cadman.

Ce prologue peut aussi être vu comme un rappel à l'intention de la société américaine qui ne doit pas se laisser amollir et garder ses vertus patriotiques et guerrières, sous peine d'être à son tour vaincue.

Cependant, ce surprenant avant-propos peut aussi se justifier – cela les commentateurs et historiens du cinéma ne l'ont pas relevé – par la résonance avec l'expérience mystique de Nophaie au lieu dit de Naza telle que racontée au chapitre XXII (cet épisode se retrouvera dans le film mais complètement dénaturé, comme nous allons le voir bientôt) quand, dans la solitude du désert, il saisit la grandeur de l'immuable nature et la petitesse des destinées humaines. Tout scientisme bu, la théorie de Spencer donne le vertige, celui qui saisit l'esprit de l'homme lorsqu'il s'élève à une certaine hauteur. Cela n'avait pas échappé au jeune critique John Grierson qui a vu dans cette série de séquences habitée par « la rumeur des vents de l'Histoire » « quelque chose de la sauvagerie de l'espace et de l'infini du temps ».[3]

Nophaie, par cette introduction, est inscrit dans une continuité mythologique; son

nom, transmis de génération en génération, est celui que portait le chef des conquérants navajos lors de leur arrivée dans le territoire qui est aujourd'hui le leur; c'est aussi celui du jeune rebelle qui vole un cheval aux Espagnols, une version navajo de l'Erendira mexicaine. Le film altère ainsi la complexité du personnage qui, dans l'œuvre de Grey, est enlevé de son milieu dès l'enfance, a grandi parmi les Blancs jusqu'à devenir un universitaire reconnu et un athlète admiré[4]. Le livre mentionne bien que les anciens de la tribu avaient décelé chez Nophaie dès sa tendre enfance une vocation de leader, mais c'est d'abord par sa volonté propre que, à l'âge adulte, il retourne chez les siens où il est plutôt mal accepté avec ses manières de Blanc; hésitations, déchirements, nostalgies sont la caractéristique du Nophaie littéraire déchiré entre les sources variées qui ont constitué sa personnalité.

En conséquence, le personnage de Marian prend au cinéma un ascendant sur le Navajo à qui elle enseigne la religion chrétienne alors que dans le livre elle est l'audacieuse jeune fille qui vient rejoindre un amoureux ayant pris une tangente surprenante. Il y a ainsi dans la version hollywoodienne un lien mère-fils qui sous-tend la relation des deux jeunes gens, l'Indien n'existant pas tout à fait comme personne individuelle, être embryonnaire porté par la nature, la mythologie et la voix nouvelle de la chrétienté. Car ce fut là un autre sujet de scandale quand le roman fut publié : la foi chrétienne y était mise sur le même pied que les croyances traditionnelles des Nopahs (ainsi les Navajos sont-ils nommés dans le roman) et les missionnaires, dénoncés comme des abuseurs sans scrupule. « Ta religion vaut certainement la mienne », fera dire Zane Grey à Marian. Et Nophaie, lors d'un pèlerinage sur les lieux sacrés de sa tribu, retrouvera dans une vision éclairante la déité panthéiste qui est source de toutes les religions.

Rien de tout cela dans le film où le seul responsable des exactions dont sont victimes les Indiens est un agent de l'État fédéral. Cependant cela ne veut pas dire que le scénario est pour autant moins progressiste que le roman. En effet, dans le texte, les Blancs sympathiques aux Indiens semblent incapables de contrecarrer Morgan, missionnaire qui contrôle et manipule avec un machiavélisme consommé. Ce dernier apparaît comme une figure de la fatalité inéluctable qui s'abat sur les Nopahs et personne ne semble avoir le moindre moyen de s'adresser à des autorités supérieures pour le faire muter, alors que dans le film, l'agent du Bureau des affaires indiennes, Blucher, est deux fois congédié pour, à la fin, laisser place à Wilson, agronome qui milite pour l'avancement des Nopahs.

Et cette fin à caractère christique, que nous avons décrite plus haut, quand Nophaie de retour de guerre tente de stopper un soulèvement des siens qui veulent mettre à feu et à sang le village de Mesa, siège de l'administration blanche, s'éclaire par la conversion de ce dernier. En effet, retiré au fin fond des canyons, à Naza, Nophaie qui tente d'effectuer un rituel traditionnel destiné à le guider, jette son bâton de prière et se penche sur le Nouveau Testament, livre qui lui a été donné par Marian au moment où il partait pour le front français combattre sous le drapeau américain. La balle qui, à la séquence suivante, traversera les pages et viendra se loger dans sa poitrine est une métaphore à multiples sens : c'est la parole divine qui pénètre dans son cœur, c'est un stigmate (le Christ a eu le cœur transpercé par un glaive) qui fait de lui un martyr messianique, c'est l'amour pour Marian qui est une blessure inguérissable. Or le message évangélique est bien celui de la fin de l'ancienne loi, marquée par les violences et l'affrontement entre les hommes, et le début d'une ère de fraternité et de justice. Avant de mourir Nophaie aura la vision prophétique de son peuple revenant sur ses terres. Sa mort semble donc avoir été le sacrifice nécessaire à la survie de son peuple. C'est ainsi que la narration vient contredire le pessimisme du titre et ouvrir des perspectives inattendues pour une œuvre de cette nature.

L'histoire a retenu du livre comme du roman, malgré leurs limites, une sympathie pour les Amérindiens qui y sont dépeints avec une bonne dose de réalisme (Zane Grey avait multiplié ses séjours chez les Navajos afin de nourrir son inspiration), le portrait sans fard de la vie dans les réserves, la dénonciation des injustices perpétrées par un système colonial raciste, le rendu de la saisissante imagerie de Monument Valley (avant que John Ford n'en fasse son image de marque), l'audace de nombreuses propositions sociales et religieuses en contradiction avec les normes de la société bien-pensante.

Source : Cinémathèque québécoise et 24 images

The Vanishing American **(1925) de George B. Seitz**

La fiction comme mythe fondateur s'accompagne par ailleurs de contradictions que la controverse autour de la conclusion de *The Vanishing American* aura mises au jour. En effet, il était déjà de bon ton dans la société américaine des années 1920 de se prévaloir d'une certaine dose de sang amérindien; d'ailleurs des vedettes du western (comme William Hart) et des artistes célèbres (comme Zane Grey lui-même) ne s'en privaient pas. Cela n'empêchait pas cette société, qui semble d'un côté attacher un grand prix à un métissage de bon aloi, d'afficher d'autre part une intolérance pathologique à la simple représentation d'une histoire d'amour aboutie entre un Indien et une Blanche. Même ici au Québec, où tirer fierté de lointaines ascendances amérindiennes tout en adoptant des opinions hostiles aux Premières Nations s'avère un phénomène courant, il se pourrait qu'un regard rétrospectif sur les difficultés du personnage de Nophaie puisse avoir une certaine utilité pour éclairer notre présent.

1. Page 308 de l'édition originale de 1925, Harper and Brothers éditeurs.
2. But even in the uncensored version, where Nophaie ends up marrying white Marian after all, the spirit of his prediction, his representation of himself as "the last of his family", comes true. For, in marrying Marian, he tells her, "I shall be absorbed by you – by your love – by your children... Imagining their children as her children (and himself as her), Nophaie treats assimilation exactly as if it were a form of instead of an alternative to biological extinction, and approves it. Walter Benn Michaels, dans *Our America: Nativism, Modernism, and Pluralism,* Duke University Press, 1995. p. 50.
3. Dans *Motion Picture News*, 6 novembre 1926; cité par Jean-Louis Leutrat dans *L'alliance brisée*, Presse universitaire de Lyon, 1985, page 192.
4. C'est Jim Thorpe qui aurait inspiré Zane Grey pour le personnage de Nophaie. Ironie de l'histoire, le champion déchu de ses titres olympiques joue un rôle effacé dans *The Vanishing American*.